

Eschyle

LES PERSES

Traduction René Biberfeld

LE CORYPHÉE

Parmi les Perses partis pour
La terre de Grèce, on nous appelle les Fidèles,
Nous, les gardiens de ce riche palais,
Regorgeant d'or, c'est à cause de notre rang
Que notre maître, le roi Xerxès,
Le fils de Darius
Nous a choisis pour veiller sur ses terres ;
Quand je songe au retour du roi,
Et de son armée chargée d'or,
Assailli de mauvais pressentiments,
Mon cœur se gonfle — toute la force qui s'est
Épanouie en Asie, c'en est fait d'elle — il appelle
À grands cris quelqu'un, des nouvelles ; aucun messager,
Aucun cavalier
N'apparaît dans la cité des Perses ;
Quittant Suse, Ecbatane,
Et les vieux remparts de Kissie,
Ils sont partis, les uns sur leurs chevaux,
D'autres sur des navires, d'autres suivant à pied,
Une masse compacte de guerriers ;
À leur tête Amistrès, Artaphrénès,
Mégabatès et Astapès,
Autant de souverains des Perses, sous les ordres
Du Grand Roi, c'est eux qui mènent
Cette immense armée, avec ses archers,
Ses cavaliers, terribles à voir,
Leur détermination
Les rend redoutables dans la mêlée ;
Artembarès qui combat du haut de son cheval,
Masistrès et l'archer infaillible,
Imaios ; Pharandakès, Sosthanès,
Qui charge avec ses coursiers.
D'autres, c'est l'immense, l'inépuisable
Nil, qui les a envoyés : Sousiskanès,
Pégastagôn, fils d'Ægyptos,
Et le maître de Thèbes la sainte,
Le grand Arsamès, Ariomardos,
Qui gouverne l'antique Thèbes,
Et les innombrables rameurs qui savent

S'orienter dans les marais avec leurs barques ;
 Vient ensuite la troupe raffinée
 Des Lydiens, qui gouvernent tous les peuples
 De leur continent, les valeureux Métrogathès
 Et Arcteus, leurs gouverneurs et rois,
 Sardes regorgeant d'or les a placés à la tête
 D'une grosse masse de chars,
 À quatre ou six chevaux,
 Un spectacle impressionnant ;
 L'on se pique, près du Tmôlos sacré,
 D'imposer son joug à la Grèce,
 Il y a là Mardôn, Tharubys, à l'épreuve des lances,
 Et les Mysiens, avec leurs javelots ; et Babylone,
 Riche de tout son or envoie une foule mêlée
 De combattants divers, marins sur leurs vaisseaux,
 Guerriers sûrs de leur dextérité à l'arc,
 Le peuple à la courte épée se déverse
 De toute l'Asie,
 Suivant les ordres redoutables du Roi.
 Telle était la fleur des hommes
 Partie de la terre des Perses, dont
 L'Asie entière, qui les a nourris, se languit
 Si fort qu'elle en gémit ; leurs parents, leurs épouses
 Comptent les jours
 Et tremblent en voyant le temps qui s'écoule.

LE CHŒUR

*Elle est parvenue déjà, prête à raser toutes les villes,
 L'armée du Roi, sur la terre toute proche
 Juste en face, elle a franchi, le bras de mer d'Héllé,
 Fille d'Athamas, par un pont de cordages solidement noués
 Pour soutenir un plancher bien solide, jeté
 Comme un joug au cou de la mer ;*

*Le bouillant monarque l'Asie regorgeant d'hommes,
 Contre la terre entière, lance son terrifiant troupeau
 Humain dans deux directions ; pour diriger
 Son infanterie et sa flotte, il s'appuie sur de solides,
 De fermes commandants, lui qui est né d'une pluie
 D'or, lui, un mortel égal aux Dieux ;*

*Avec, dans ses yeux, le regard
 Bleu sombre d'un dragon sanglant,
 Ses bras et ses vaisseaux innombrables,
 Il presse son attelage de Syrie,
 Conduisant, contre d'illustres
 Lanciers, l'Arès des archers.*

*Personne ne saurait face
À ce large flot humain
Lever des digues assez solides
Pour contenir l'écume de ces vagues !
Impossible de résister à l'armée
Des Perses, à ce peuple de braves.*

*Mais le piège tendu par un Dieu sournois,
Quel mortel pourrait ne pas y tomber ?
Lequel aurait une jambe assez puissante
Pour réussir à le franchir d'un bond ?*

*Elle attire avec un air engageant
Un mortel dans ses filets, Até,
Après, il lui est impossible
De s'en dégager et de s'enfuir.*

100

*C'est l'effet d'un sort que les Dieux ont fixé
Depuis toujours, il impose aux Perses de poursuivre
Ces guerres auxquelles ne résiste aucun rempart,
Dans le fracas des cavaliers qui s'affrontent,
Où les cités s'écroulent.*

*Ils ont appris sur les vastes routes de la mer
Blanchies d'écume sous la violence des vents
À voir l'étendue sacrée de la mer, comptant sur
Leurs engins aux cordages fragiles
Où l'on embarque des foules.*

*De là cette peur qui déchire
Mon âme endeuillée :
"Qu'en est-il, hélas, de l'armée perse "
Sera-ce l'effet de la nouvelle qui va parvenir à ma
Cité, la grande citadelle de Suse dont les hommes sont partis ?*

*Et la citadelle des Kissiens
Renverra-t-elle cet écho :
"Qu'en est-il hélas ?" Voilà ce que des foules de femmes
Rassemblées vont crier,
Tandis que leurs vêtements de lin tomberont en lambeaux.*

*Un peuple entier
De cavaliers, de fantassins,
Comme un essaim d'abeilles,
Est parti derrière le chef de son armée, Franchissant le passage jeté par-dessus la
mer,
Qui réunit deux sols
En un seul continent.*

*L'absence déplorée des hommes
Trempe les lits de larmes.
S'abandonnant à sa tendre douleur,
Chaque femme de Perse, portant déjà le deuil de son mari,
A escorté son belliqueux, son impétueux
Époux, pour se retrouver
Toute seule.*

LE CORYPHÉE

Allons, Perses, asseyons-nous
Sous cet antique toit, ne laissons rien au hasard,
Examinons
À fond — il le faut à présent —
La situation dans laquelle doit se trouver notre roi Xerxès,
Le fils de Darius, dont l'aïeul a donné son nom
À notre peuple ; est-ce la portée de nos arcs
Qui l'a emporté, ou la puissance
Du fer au bout des lances qui s'est imposée ?
Mais, telle la lumière que jettent les yeux
Des dieux, voici que s'approche la mère du roi,
Ma reine, je tombe à ses genoux.
Il nous faut tous l'accueillir en lui adressant
Les hommages qui lui sont dus.
Suprême maîtresse des femmes perses aux profondes ceintures,
Vieille mère de Xerxès, nous te saluons, épouse de Darius :
Toi qui partageas la couche du Dieu des Perses, et mère aussi d'un dieu,
Si son ancienne fortune n'a pas abandonné notre armée.

150

LA REINE

C'est ce qui m'a fait quitter mon palais tapissé d'or
Et la couche que je partageais avec Darius ;
L'inquiétude me ronge le cœur — c'est à vous que je veux
La confier, je ne suis pas sans craindre pour moi-même, mes amis —
Que nos grandes richesses, poussière sur le sol, ne renversent du pied
Ce bonheur édifié par Darius, et pas sans l'aide d'un dieu.
Je ne puis m'empêcher de rouler en mon cœur deux indicibles craintes :
Que ces richesses sans hommes n'inspirent à la foule aucun respect,
Et que, sans elles, un homme n'ait plus l'éclat que lui donnait sa force ;
Notre trésor est intact, mais j'ai peur pour ses yeux :
L'œil d'une maison, c'est, pour moi, la présence du maître.
Voilà où nous en sommes, mais il est un fait sur lequel j'aimerais
Connaître votre avis, Perses, qui m'avez depuis toujours été fidèles.
C'est de vous que j'attends les plus dignes conseils.

LE CORYPHÉE

Sois en sûre, reine de ce pays, tu n'auras pas à me le dire deux fois
Pour que je parle, ou que j'agisse, tant que je serai à même de t'éclairer :
C'est à des conseillers tout à ton service que tu fais appel.

LA REINE

Je suis toutes les nuits assaillie par des songes,
Depuis que mon enfant, après avoir mis sur pied son armée,
Est parti ravager les terres des Ioniens ;
Mais jamais je n'en ai vu d'aussi précis
Que celui de la nuit dernière, le voici :
J'avais l'impression qu'il y avait là deux femmes somptueusement
Vêtues, l'une portait la robe des femmes perses,
L'autre, celle des Doriennes, elles se trouvaient là sous mes yeux,
Elles se distinguaient de celles d'aujourd'hui par leur taille bien plus
Imposante, et leur parfaite beauté, c'étaient deux sœurs issues
Du même sang ; elles habitaient chacune la patrie que le sort
Leur avait assignée, l'une la Grèce, l'autre la terre des Barbares.
Il m'a semblé les voir toutes les deux se quereller
Pour on ne sait quelle raison ; mon fils, s'en étant aperçu,
S'efforçait de les contenir et de les calmer en les attelant
À son char, et en leur posant un harnais
Sur la nuque : l'une, fière de le porter,
Présentait docilement sa bouche aux rênes,
L'autre, en se débattant, met de ses mains les courroies du char
En lambeaux, le tire de toute sa force,
Malgré son mors, et casse le joug en deux ;
Mon fils tombe, son père Darius s'approche
De lui, il le plaint ; dès qu'il l'aperçoit,
Xerxès déchire tous les vêtements qu'il a sur lui.
Je vous dis là ce que j'ai vu cette nuit ;
Quand je me suis levée, j'ai plongé mes mains dans un courant
D'eau pure, j'ai pris ce qu'il fallait pour faire un sacrifice,
Je me suis approchée de l'autel dans l'intention d'offrir aux dieux
Qui écartent le mauvais sort le gâteau rituel qu'exige leur rite ;
Je vois alors un aigle qui s'enfuit vers l'autel
De Phœbus ! La peur m'a coupé la voix, je me suis arrêtée, mes amis.
Peu après, j'aperçois un épervier qui s'approche
À tire-d'ailes, de ses serres il arrache de sa tête ses plumes
Une à une. Il n'a rien pu faire d'autre que se blottir
Sur lui-même. C'était pour moi un spectacle insoutenable,
Comme mon récit, pour vous ; vous le savez, si mon fils
L'emporte, ce sera l'homme le plus admirable qui soit,
S'il échoue, il n'aura pas à rendre des comptes à son pays,
Pourvu qu'il reste en vie, il régnera toujours sur cette terre.

200

LE CORYPHÉE

Nous ne tenons, Mère, ni à t'épouvanter, en parlant,
Ni à te te rassurer. Tourne-toi vers les Dieux, pour les supplier,
Si ce que tu as vu t'inquiète, demande-leur d'en suspendre l'effet,
Et que cela tourne au mieux pour toi, pour tes enfants,
Pour ton pays et pour tous les tiens. Il te faut ensuite verser tes libations

À la terre et aux morts ; demande ensuite, avec ferveur,
À ton époux Darius, que tu dis avoir vu cette nuit, de vous envoyer
À toi, et à ton fils, de sous la terre à la lumière, de quoi vous réjouir,
Et de garder tout le reste profondément enfoui dans l'ombre souterraine.
Voilà ce que me dicte mon cœur, et ce que je m'empresse de te conseiller ;
Nous estimons que tu ne pourras que t'en féliciter.

LA REINE

Cette interprétation de mes rêves t'a été dictée, à toi avant quiconque,
Par ton dévouement pour mon fils et ma maison, ainsi que tes paroles.
Puisse l'effet nous en être favorable ; je ferai tout ce que
Tu me conseilles à propos des dieux et de nos morts,
Dès que j'arriverai à mon palais. Il est une chose que je veux savoir,
Mes amis, en quel endroit de la terre dit-on qu'Athènes se trouve ?

LE CORYPHÉE

Loin d'ici, là où se couche et disparaît le Soleil, notre maître.

LA REINE

Et mon fils désirait s'emparer de cette ville ?

LE CORYPHÉE

L'Hellade toute entière obéirait alors au roi.

LA REINE

Disposent-ils d'une armée si nombreuse ?

LE CORYPHÉE

Avec elle ils ont infligé bien des revers aux Mèdes.

LA REINE

Et de quoi encore ? Ont-ils chez eux des biens à suffisance ?

LE CORYPHÉE

Ils ont une source d'argent, un trésor de cette terre.

LA REINE

Est-ce la flèche qui fait se courber l'arc qu'ils aiment à manier ?

LE CORYPHÉE

Pas du tout, les piques des combats, et des boucliers à leurs bras.

LA REINE

Quel homme les conduit et commande l'armée ?

LE CORYPHÉE

Ils n'estiment être les esclaves, ni les sujets de personne.

LA REINE

Quelle résistance pourraient-ils opposer à des envahisseurs ?

LE CORYPHÉE

Assez forte pour anéantir la grande et belle armée de Darius.

LA REINE

C'est inquiétant, ce que tu dis, pour les parents de ceux qui sont partis.

LE CORYPHÉE

Tu vas vite, me semble-t-il, avoir, sur tout cela, le cœur net ;
La course de cet homme montre bien qu'il s'agit là d'un Perse,
Qu'elles soient bonnes ou mauvaises, il nous rapporte des nouvelles sûres.

LE MESSAGER

Ô Cités de l'Asie toute entière ;
Ô terre de la Perse, immense réservoir de richesses,
À quel point, d'un seul coup, se trouve anéantie notre immense
Prospérité, et définitivement abattue la fleur des Perses.
Las ! S'il est malheureux d'annoncer, le premier, un malheur,
Il me faut expliquer l'étendue du désastre,
Perses ; toute l'armée des Barbares a péri.

250

LE CHŒUR

*Elles sont affreuses, affreuses, ces nouvelles souffrances,
Et terribles ! Ha ! Pleurez,
Perses, sous le coup d'une telle douleur.*

LE MESSAGER

Il ne reste plus rien de tout cela ; c'est sans espoir,
Moi-même, que je vois le soleil à mon retour.

LE CHŒUR

*Elle paraît ici avoir longtemps duré,
Notre existence, à nous autres, vieillards,
À l'annonce de cette irréparable catastrophe.*

LE MESSAGER

J'étais là, ce n'est pas un autre qui me l'a raconté, je vais,
Perses, vous dire les malheurs dont j'ai vu les prémisses.

LE CHŒUR

*Ah ! Hélas ! c'est pour rien
Que tant d'armes se sont pèle-mêle
Déversées des terres d'Asie, sur un sol
Ennemi, sur celui de la Grèce.*

LE MESSAGER

Ils regorgent des cadavres de nos malheureux morts,
Les rivages de Salamine, et toutes les terres alentour.

LE CHŒUR

*Ah ! Hélas ! Des nôtres,
Tu montres les membres roulés par les flots, qui s'y enfoncent
Encore et encore, sans vie, et qui dérivent,
Avec leurs saies, au hasard !*

LE MESSAGER

Nos arcs n'y pouvaient rien, elle a succombé toute entière,
Notre armée, défaite par le choc des éperons sur nos navires.

LE CHŒUR

*Lance sur nos malheurs un cri
Plaintif et lamentable,
Comme les Dieux ont pris de soin que
Tout conspire contre les Perses ! Oh, notre armée anéantie !*

LE MESSAGER

Qu'y a-t-il de plus affreux à entendre que ce nom de Salamine !
Comme cela me fait mal, hélas, de penser à Athènes !

LE CHŒUR

*Odieuse Athènes, dans mon désespoir,
Il me faudra m'en souvenir !
De combien de Perses elle aura fait
Des mères sans enfants, des femmes sans époux !*

LA REINE

Je suis restée muette un bon moment, frappée durement
Par ce désastre ; l'ampleur d'une telle catastrophe interdit
Toute remarque, toute question sur nos malheurs.
Mais les mortels sont bien forcés d'endurer les épreuves
Que les Dieux leur infligent ; dévoiles-en toute l'étendue,
Parle posément, dusses-tu avoir de la peine à te contenir :
Qui n'est pas mort, qui aurons-nous à pleurer,
Parmi les conducteurs de peuples et qui, de ceux qui tenaient
Un sceptre, a laissé en mourant son trône vacant ?

LE MESSAGER

Xerxès, lui, est vivant, il voit la clarté du jour.

LA REINE

Ce que tu nous a dit éclaire ce palais d'une grande lumière
C'est l'aube d'un nouveau jour après les ténèbres de la nuit.

LE MESSAGER

Mais Artembarès, qui commandait dix mille cavaliers,
Se cogne aux rochers de la côte de Silénies ;
Le chiliarque Dadakès, frappé d'une lance,
N'a fait qu'un léger bond en tombant de son vaisseau ;
Ténagos, le plus vaillant des Bactriens, de noble extrace,
Est toujours ramené par le ressac sur l'île d'Ajax. Lilaïos, Arsamès, ainsi qu'Argestès,
Tout autour de l'île aux colombes,
Heurtent de leurs têtes défaits la terre ferme ;
De ceux qui vivaient sur les bords du Nil en Égypte,
Arcteus, Adeuès, ainsi que Pharnakos
Avec son bouclier, sont tombés du même navire.
Matallos de Chryse, qui commandait dix mille hommes, en mourant,
A teint son épaisse et longue barbe rousse
Dans un bain de pourpre, elle a changé de couleur ;
Arabos le mage, et Artamès le Bactrien,
Qui fut à la tête de trente mille cavaliers noirs,
Ils sont définitivement installés sur l'âpre terre où ils sont mort.
Amestris, Amphistreus, dont la lance faisait des ravages,
Quand il la brandissait, et le vaillant Ariomardros, que Sardes
Pleure, et Seisamès de Mysie,
Et Tharubis, qui conduisait cent cinquante navires,
Qui est né à Lyrna, un bel homme,
Il repose, mort, le malheureux, ce n'était pas son jour !
Syennesis, le plus brave entre tous,
Le chef des Ciliciens, après avoir à lui seul provoqué
De grosses pertes chez l'ennemi, est mort glorieusement.
Ce n'est que de ces généraux que je me souviens.
Nos malheurs sont innombrables, je n'en ai dit qu'une petite partie.

LA REINE

Ah ! que dis-tu, c'est ce qui pouvait arriver de pire,
Une honte pour les Perses, de quoi se mettre à hurler.
Mais reviens en arrière et dis-moi :
Combien de vaisseaux comptait le flotte grecque,
Pour qu'ils se jugent à même d'engager
La bataille contre l'armée perse, en lançant leurs vaisseaux ?

LE MESSAGER

Si ce n'avait été qu'une question de nombre, la flotte
Des Barbares l'aurait emporté ; les Grecs ne disposaient
En tout que de trois cents navires,
Dix de plus se tenaient prêts à intervenir, à l'écart ;
Xerxès, lui, je le sais bien, se trouvait à la tête
D'un millier de vaisseaux, et de deux cent sept
Bâtiments plus rapides ; c'étaient là les forces en présence ;
Trouves-toi que nous n'étions pas à même de gagner cette bataille ?

C'est un Dieu qui a détruit notre armée,
Il a franchement pesé sur un des plateaux de la balance ;
Les dieux préservent la ville de la divine Pallas.

LA REINE

Athènes a donc échappé à la destruction ?

LE MESSAGER

Quand ses hommes sont là, une cité dispose d'un bon rempart.

LA REINE

Mais à quel fut le signal du combat entre les flottes ? dis-le-moi.
Qui a lancé l'attaque ? Les Grecs
Ou mon fils, comptant sur le nombre de ses navires ?

350

LE MESSAGER

À l'origine de tous nos malheurs, Maîtresse, il y a eu
Un génie cruel, ou un Dieu méchant, surgi d'on ne sait où. Un grec de l'armée athénienne
Est venu dire à ton fils Xerxès que,
Dès que l'on serait enveloppé dans les ombres d'une nuit noire,
Les Grecs n'attendraient pas, mais qu'ils se précipiteraient
Sur les bancs de leurs vaisseaux, et s'échapperaient,
Sans être vus, chacun de leur côté, pour sauver leur vie.
Dès qu'il l'eut entendu, sans soupçonner quelque ruse
De ce Grec, ni la jalousie des Dieux,
Il prononce devant tous ses amiraux rassemblés ce discours :
"Dès que le soleil cessera d'échauffer la terre
De ses rayons, et que l'obscurité gagnera les domaines de l'éther,
Vous rangerez le gros de l'escadre sur trois rangs
Pour garder les issues et les passes battues par les flots,
D'autres encercleront l'île d'Ajax ;
Si les Grecs échappent à la mort, et trouvent
Avec leurs vaisseaux un moyen de s'échapper sans qu'on les voie,
Vous aurez tous la tête tranchée."
C'est ce qu'il a dit, tant il était sûr de son fait ;
Il ne savait pas ce que les Dieux nous réservaient.
Sans perdre leur sang-froid, décidés à suivre les instructions,
Les hommes préparent leur repas tandis que chaque marin
Fixe sa rame au tolet, qu'elle soit bien en place.
Quand les rayons du Soleil se sont estompées,
À l'approche de la nuit, tous les rameurs
Embarquent, ainsi que les combattants.
D'un rang à l'autre des longs vaisseaux l'on s'encourage.
Chacun nage à la place qui lui a été assignée.
Ils ont pris toute la nuit pour gagner leur position
Les capitaines, avec l'ensemble de la flotte ;
Toute la nuit s'est passée, sans que celle des Grecs
Tente la moindre sortie, sans être vue.
Mais dès que l'aube aux blancs coursiers

Découvrit la terre dans toute sa clarté,
Une clameur retentit du côté des Grecs
Rythmée comme l'est une danse, reprise
En cadence par l'écho que renvoyaient les rochers
De l'île. L'inquiétude s'empare de tous les Barbares
Qui ne s'y attendaient pas ; ce n'est pas pour s'enfuir
Que les Grecs lançaient leur péan sacré,
Mais pour entamer leur attaque, le cœur au ventre ;
Au son des trompettes, toutes leurs troupes s'embrasaient.
Les rames s'enfonçaient alors en cadence profondément
Dans les flots de la mer au rythme des flûtes,
Ils se trouvaient d'un coup, à la portée de notre vue ;
L'aile droite, d'abord, bien rangée,
S'avancait en ligne ; Derrière, le gros de la flotte
La suivait, et l'on pouvait entendre, tout près,
Une immense clameur : "Allez, fils de la Grèce,
Libérez votre patrie, libérez
Vos enfants, vos femmes, les temples des dieux de vos pères,
Les tombes de vos ancêtres ; c'est le moment où jamais !"
De notre côté, nos voix, en langue Perse,
Y répondent, il n'était plus temps de tergiverser ;
Les vaisseaux se heurtent aussitôt de leurs étraves
De bronze ; c'est un vaisseau grec qui s'est le premier
Lancé dans la bataille, il fait tomber d'un coup l'aplustre
D'un bâtiment phénicien, un autre fonce vers un autre navire.
D'abord le flux de flotte perse tient bon
Mais lorsque la masse de nos vaisseaux se trouva engagée
Dans un goulet étroit, il n'était plus possible d'agir de concert,
Ils s'entrechoquaient de leurs éperons de bronze,
Détruisant rames et tolets ;
Les navires grecs, habilement,
Les enveloppent pour mieux les frapper ; les coques donnent
De la bande, il n'est plus possible de voir la surface de la mer
Couverte qu'elle est de débris, et de cadavres,
Les rivages et les écueils étaient remplis de morts,
Ils se débandent à toutes rames, les navires
Encore intacts de la flotte des Barbares ;
Comme s'il s'agissait de thons, de poissons pris au filet,
Avec des débris de rames, des restes d'épaves,
Les Grecs frappent, assomment les survivants ; des plaintes,
Mêlées de gémissements s'élèvent au large,
Jusqu'à ce qu'à la vue des ténèbres de la nuit, tout s'efface.
Le compte de nos pertes, prendrais-je dix jours
À le faire, je n'arriverais pas au bout ;
Jamais, sois-en sûre, en un seul jour,
N'a péri un tel nombre d'hommes.

LA REINE

Ah, c'est un véritable océan de malheurs
Qui a englouti les Perses, et tous les peuples barbares !

LE MESSENGER

Sache-le, cela ne représente même pas la moitié de nos malheurs ;
Telle est l'étendue du nouveau désastre qu'ils ont essuyé,
Deux fois plus lourd que celui que j'ai évoqué.

LA REINE

Mais que peut-il arriver de plus affreux que cela ?
Parle-nous de ce nouveau désastre qu'a essuyé, dis-tu, notre armée,
Pour accroître encore le poids de nos misères.

LE MESSENGER

Ce sont les plus solides des Perses,
Les plus valeureux, et ceux qui se distinguaient par leur naissance,
Qui avaient le plus mérité la confiance de leur maître,
Qui ont succombé affreusement de la plus ignoble des morts.

LA REINE

Quel sort atroce que le mien, mes amis !
De quelle manière sont-ils morts ?

LE MESSENGER

Il est une île en face de Salamine,
Petite, peu abordable, dont Pan, le Dieu
Qui danse, arpente les rivages marins.
Xerxès les y envoie, afin que, si des naufragés
Ennemis étaient rejetés sur cette île,
Ils massacrent sans mal ce qui restait de l'armée grecque,
Et qu'ils aident les leurs à échapper aux courants de la mer,
Ils se faisaient des idées sur la suite ; quand le Dieu
Eut donné la victoire aux marins grecs,
La poitrine serrée dans leur cuirasse
D'airain, les voilà qui sautent de leurs bateaux ; encerclant
L'île entière, de sorte que les nôtres ne savaient plus
Où se tourner ; ils essayaient la grêle des pierres
Qu'on leur lançait, tandis que des cordes tendues
Des arcs les flèches, dans leur course, multiplient les morts ;
Ils s'élancent enfin tous ensemble,
Ils frappent, et débitent les chairs de ces malheureux,
Jusqu'à ce qu'ils les eussent massacrés jusqu'au dernier.
Xerxès lâche un gémissement devant l'ampleur de cette déroute ;
Il s'était posté au meilleur endroit pour observer l'armée entière,
Sur un tertre élevé, au bord de la vaste mer ;
Il déchire ses vêtements et lance un cri aigu,

Donne immédiatement un ordre à son armée,
Et se jette dans une fuite éperdue. Tels sont,
En plus de ce désastre, les malheurs que nous avons à déplorer.

LA REINE

Destin cruel, comme tu as déçu les espoirs
Des Perses ; c'est un châtement affreux que ton fils
Est allé chercher, avec ces fameux Athéniens ; ça ne lui a pas suffi,
Les pertes que Marathon a déjà infligées aux Barbares ;
Mon fils a cru prendre sa revanche,
Il n'a ramené qu'un plein filet de souffrances.
Mais dis-moi : les vaisseaux qui ont échappé à ce sort,
Où les as-tu laissés ? Peux-tu me le dire exactement ?

LE MESSAGER

Les capitaines des vaisseaux encore intacts, profitant vite
D'un vent favorable, s'échappent comme ils peuvent ;
Le reste de l'armée sur la terre des Béotiens
S'effrite ; les uns, à la clarté des sources,
Souffrent /étanchent/**les affres de la soif**, les autres, à bout de souffle

.....
Nous parvenons, nous, sur la terre des Phocidiens,
Puis en Doride, au golfe Maliaque enfin, où
Le Sperchios abreuve le bas pays de ses eaux bienfaisantes.
De là, le sol de l'Achaïe nous a vus
Arriver, ainsi que les villes de Thessalie,
Sans vivres ; la plupart sont morts là,
De faim et de soif ; il nous fallait assouvir l'une et l'autre.
Nous parvenons chez les Magnètes, une région
De la Macédoine, puis dans la vallée de l'Axios,
Aux roseaux des marécages de Bolbé, au mont Pangée enfin,
À la terre des Édoniens. Cette nuit-là, un Dieu
Fit fondre sur nous un hiver précoce, il fige
Tout le cours du Strymon sacré ; certains
Qui n'iaient auparavant l'existence des Dieux, se sont mis alors
À prier, à faire des vœux, à se prosterner devant la Terre et le Ciel ;
Quand l'armée eut fini de lancer maintes invocations
Aux Dieux, elle s'engage sur le fleuve gelé ;
Ceux des nôtres qui l'ont franchi avant que
Les rayons du Dieu se soient répandus dessus, s'en sont tirés ;
Brûlant tout son éclat le disque brillant du soleil
A pénétré jusqu'au milieu du fleuve, en le réchauffant de ses feux ;
Les Perses y tombaient les uns après les autres ; heureux
Ceux qui perdent le plus vite leur souffle et leur vie ;
Quant aux autres, à ceux qui ont réussi à s'en sortir,
Après avoir traversé la Thrace à grand peine,
Ceux qui ont survécu, il n'y en a pas beaucoup, regagnent
Leur pays et leur foyer, un spectacle affligeant pour la Perse

Qui n'a plus qu'à regretter la jeunesse tant chérie de son sol.
Voilà comment cela s'est passé ; et je passe sous silence
Bien des maux que le Dieu a fait s'abattre sur les Perses.

LE CORYPHÉE

Cruelle divinité, comme tu es lourdement
Retombée sur toute la race Perse !

LA REINE

Pauvre de moi, hélas ! C'en est fini de notre armée !
Ô vision si nette de mes songes, la nuit,
Comme tu as su me révéler ces malheurs !
Vous avez été vraiment incapables de les interpréter ;
Mais, comme c'est ce que vous me conseilliez,
Je veux d'abord aller prier les Dieux ;
Ensuite, à la terre et au mort, j'irai
Offrir une offrande prise dans mon palais ;
Je sais qu'il est bien tard pour le faire,
C'est au cas où la situation pouvait s'améliorer.
Quant à vous, sur ces événements,
Il vous faut ajouter à vos conseils avisés, d'autres aussi avisés.
Et si mon fils arrive ici avant mon retour,
Consolez-le, escortez-le jusque dans son palais,
De peur qu'à nous malheurs il n'ajoute un malheur.

LE CORYPHÉE

Ô Zeus, notre roi, maintenant que tu as
Anéanti l'armée des Perses, une immense
Foule gonflée d'orgueil, tu as fait tomber
Sur les villes de Suse
Et d'Ecbatane une chape de deuil ;
Maintes femmes, déchirant leurs voiles
De leurs bras délicats versent des flots
De larmes sur leur sein
Tant elles souffrent en leur cœur !
Gémissant doucement, des Perses, à peine sorties
De leurs noces pleurent leurs époux disparus,
Lançant un dernier adieu aux **drapés mous de leur** lit,
Aux plaisirs d'une jeunesse douillette,
Elles n'en ont jamais assez de porter leur deuil et de gémir ;
J'exalte moi la mort de ceux qui sont partis
Et nous donnent tant de raisons de souffrir.

LE CHŒUR

*Toute la terre d'Asie à présent
Dépeuplée se lamente :
Xerxès les a emmenés, Ah !
Xerxès les a fait mourir, Hélas !
Xerxès s'est complètement fourvoyé,*

*Ainsi que ses barques sur la mer !
À quoi bon, que Darius
Ait provoqué si peu de pertes,
À la tête de ses archers, lui, ce chef
Aimé des citoyens de Suse ?
Fantassins et hommes de mer,
D'un même élan, avec leurs voiles sombres,
Les vaisseaux les ont emmenés, Ah !
Les vaisseaux les ont fait mourir, Hélas !
Les vaisseaux, dans de mortels assauts,
Et les bras des Ioniens.
Le roi a eu, lui-même, de la peine
À s'échapper, ai-je entendu,
Par les plaines de la Thrace Et d'impraticables chemins.*

*Les premiers frappés par un sort, quelle misère !
Infaillible, laissés sur place, Las !
Autour des rivages de Cychrée, oh Terre !
(Tournent sans fin) ; lamente-toi et
Mords-toi les lèvres, fais lourdement retentir
Tes souffrances jusqu'au ciel, Terre ! (oh Terre!),
Lâche la bride à tes cris de détresse,
À tes pauvres hurlements,*

*Atrocement cardés par les flots, quelle misère !
Ils sont écorchés par les muets, Las !
Enfants de l'Incorruptible, oh Terre !
Chaque maison porte le deuil d'un homme,
Parents privés de leurs enfants,
Douleurs infligées par les Dieux , Terre ! (oh Terre !)
Les vieillards en gémissent,
Ils mesurent toute l'étendue de leur peine.*

*Il se passera, sur la terre d'Asie, longtemps,
Avant qu'on vive encore sous la loi des Perses,
Avant que l'on paie un tribut
Sous la contrainte d'un monarque ;
Que l'on tombe à genoux
Pour recevoir ses ordres ; il n'y a plus
De puissance royale.*

*Les mortels ne sentiront plus la nécessité
De se taire ; un peuple est délivré,
Qui parle librement, dès que ne pèse
Plus le joug de la force.
Dans ses champs ensanglantés,
L'île d'Ajax, battue des flots,
Retient ce qui faisait la Perse.*

LA REINE

Mes amis, quiconque a l'expérience du malheur,
Sait que, lorsque ils essuient une vague
De malheurs, tout fait peur aux mortels ;
Lorsque leur destin prend un cours heureux, ils sont sûrs
Qu'il leur assurera toujours des vents favorables.
À présent, il n'est rien qui ne m'épouvante ;
À mes yeux se révèle l'hostilité des Dieux,
À mes oreilles monte une clameur peu rassurante,
Sous le coup des malheurs mon cœur se fige d'effroi.
C'est pour ça que je suis revenue ici, sans char,
Sans mes anciens atours, de mon palais,
Je porte au père de mon fils les offrandes
Propitiatoires que l'on doit à nos morts :
Le délicieux lait blanc d'une vache qui n'a pas connu le joug,
Le suc que distillent les ouvrières des fleurs, le miel étincelant,
Avec l'eau qui s'écoule d'une source vierge,
Le liquide pur, que **donne une mère/vigne/ sauvage**,
La joie prodiguée par une vigne antique,
Et le fruit odorant du jaune olivier,
Au feuillage éternellement vivace,
Des fleurs entrelacées, enfants de la terre fertile.
Chantez, mes amis, vos hymnes sur ces libations
À nos morts, évoquez le divin
Darius, je verserai, moi, ces hommages,
Que la terre boira, aux Dieux infernaux.

600

LE CORYPHÉE

Souveraine révérée des Perses,
Verse tes libations aux demeures souterraines ;
Dans nos hymnes, nous demanderons, nous,
Que les guides des morts
Nous soient propices sous la terre
Et vous, saintes divinités des Enfers,
Terre, Hermès, et Roi des morts,
Faites revenir d'en bas une âme à la lumière ;
Si quelqu'un peut mieux connaître un remède à nos malheurs,
Lui seul, entre les mortels, peut nous en dire la fin.

LE CHŒUR

*M'entend-il, ce Roi
Bienheureux à l'égal des Dieux,
Lancer, dans cette langue barbare
Si claire pour lui, nos lamentations
Sur ces modes plaintifs ?
Je ferai entendre mes douleurs effroyables ;
M'entend-il d'en bas ?*

*Mais vous, Terre et les autres
Princes des domaines infernaux,
Laissez partir de vos demeures,
La glorieuse divinité
Née à Suse, qui est un Dieu pour les Perses
Faites remonter cet être qui n'a jamais
Eu d'égal chez les Perses.*

*Cet homme nous est cher comme l'est son
Tombeau où repose un caractère qui nous est cher. Aïdoneus, fais remonter ici* 650
*Sur terre, Aïdoneus,
Ce grand roi qu'est Darios , Ho !*

*Il ne perdait jamais d'hommes
Dans de meurtrières débâcles,
Les Perses le nommaient
L'homme à la sagesse divine, et c'est avec cette sagesse
Qu'il conduisait ses armées ; Ho !*

*Toi qui es notre ancien roi, allez, notre roi, viens,
Sur le bord élevé de ta tombe,
Lève la sandale safranée de ton pied,
Ta royale tiare,
Fais-en luire la bossette ;
Viens Darios, notre père bienveillant ; Las !*

*Pour entendre d'extraordinaires, de nouvelles douleurs ;
Toi, le maître de mon maître, montre-toi.
Un brouillard infernal nous enveloppe ;
Toute notre jeunesse
A disparu ;
Viens Darios, notre père bienveillant ; Las !*

*Ah ! Hélas !
Ô toi que pleurent tant d'amis,
(Comment est-ce possible... possible...
Pour un seul échec, cette double erreur
Que doit payer ton pays)
Ils sont perdus tes navires avec leurs trois rangs de Rameurs, ils ne prendront
plus, plus jamais la mer.*

L'OMBRE DE DARIOS

*Ô Fidèles, parmi les fidèles compagnons de ma jeunesse
Vieillards Perses, quelle est cette souffrance qui accable ma Cité ?
Elle se lamente, elle se frappe le sein, et le sol s'ouvre ;
Voyant mon épouse près de mon tombeau,
Je tremble, comme j'ai été heureux de recevoir ses libations.
Vous exhalez vos chants plaintifs, debout, près de ma tombe,
Poussant ces cris aigus qui évoquent les ombres,*

La façon dont vous m'appellez me touche ; il n'est pas facile de revenir,
D'autant plus que les Dieux d'en bas
Savent mieux nous prendre que nous lâcher ;
Mais, comme j'ai une certaine influence sur eux,
Me voici; fais vite, qu'on ne me reproche de trop prendre mon temps ;
Quel est ce nouveau malheur qui pèse sur les Perses ?

LE CHŒUR

*Je crains de te regarder ;
Je crains de te parler en face ;
Tu m'inspirais un tel respect jadis...*

DARIOS

Ce sont tes plaintes qui m'ont fait remonter d'en bas ;
Trêve de formules convenues, sois bref,
Laisse là ton respect pour moi, et finis-en.

LE CHŒUR

J'ai peur de te satisfaire 700
J'ai peur de te parler en face,
De dire des choses pénibles pour les miens.

DARIOS

Mais si cette ancienne crainte persiste dans ton âme,
Vieille compagne de ma couche, ma noble épouse,
Mets un terme à ces larmes et à ces cris, dis-moi
La vérité; les mortels sont exposés aux souffrances des hommes ;
Bien des maux viennent de la mer, bien des maux
De la terre, pour ceux dont l'existence se prolonge dans le temps.

LA REINE

Ô toi dont le bonheur a surpassé celui de tous les mortels,
Puisque, tant que tu as vu les rayons du soleil, tu inspirais l'envie
Aux Perses avec une vie aussi belle que celle des Dieux, à présent,
Je t'envie : tu es mort avant de mesurer la profondeur de nos malheurs ;
Tu vas tout apprendre, Darios, en peu de mots,
C'en est fait de la puissance des Perses, il n'y a rien à ajouter.

DARIOS

Comment cela ? Qu'est-il arrivé ? Une épidémie ? Une révolte ?

LA REINE

Pas du tout ; toute ton armée a été anéantie près d'Athènes.

DARIOS

Lequel de mes fils conduisait cette expédition ? Dis-le moi.

LA REINE

L'impétueux Xerxès, il a vidé toute la surface de notre continent.

DARIOS

Est-ce par la terre ou la mer qu'il a commis, le malheureux, cette folie ?

LA REINE

Par les deux ; il a mené cette campagne sur deux fronts.

DARIOS

Et comment une telle armée a-t-elle pu passer de l'autre côté ?

LA REINE

Il a réussi à mettre le détroit d'Hellé sous le joug, il est passé par là.

DARIOS

Il est allé jusqu'à fermer le Bosphore dans toute sa largeur ?

LA REINE

C'est cela ; un Dieu lui a sans doute inspiré cette idée.

DARIOS

C'est un grand Dieu, sans doute, pour lui faire ainsi perdre l'esprit.

LA REINE

Les résultats, on peut les voir à l'ampleur des dégâts.

DARIOS

Et pour quelles raisons gémissiez-vous sur ceux qui ont suivi ses ordres ?

LA REINE

La débâcle de la flotte a entraîné la perte de notre infanterie.

DARIOS

Est-ce ainsi que tout un peuple a été anéanti dans ce combat ?

LA REINE

Voilà pourquoi la ville entière de Suse pleure, privée de ses hommes.

DARIOS

Ah ! ma fidèle armée, mon soutien, mon recours !

LA REINE

Le peuple entier de Bactres a péri, il n'aura plus de vieillards.

DARIOS

Le malheureux ! Toute cette jeunesse de nos alliés qu'il a fait périr !

LA REINE

L'on dit que Xerxès, tout seul, avec juste une poignée d'hommes...

DARIOS

Comment cela a-t-il fini, et où ? Y a-t-il pour lui un moyen de s'en sortir ?

LA REINE

Il a été heureux d'atteindre le pont jeté entre les deux continents.

DARIOS

Et il a réussi à gagner le nôtre, est-ce bien vrai ?

LA REINE

Oui, là-dessus les rapports sont précis, et ne se contredisent pas.

DARIOS

Las, les oracles ont vite été confirmés, c'est sur mon fils
Que Zeus a fait tomber l'accomplissement de ce qui était annoncé, j'osais
Croire que les Dieux prendraient longtemps pour le réaliser ;
Mais quand un homme s'y prête de lui-même, un Dieu va dans son sens ;
Il semble que les miens sont allés chercher la source de leurs malheurs,
Mon fils l'a trouvée, sans s'en rendre compte, dans sa jeune audace ;
Il a pensé pouvoir retenir le cours de l'Hellespont sacré par des chaînes
Et en faire son esclave, le Bosphore où coule un Dieu,
Il en a changé la nature, par des entraves fixées avec des marteaux,
Il a ouvert un large passage à une nombreuse armée ;
Lui, un mortel, il a pensé, en dépit de la volonté de tous les Dieux,
L'emporter sur Poséidon ; comment croire que mon fils 750
Ne souffre pas d'une maladie de l'esprit ? Je crains que mes richesses
Réunies à grand peine, ne deviennent la proie des plus rapides.

LA REINE

Voilà ce qu'au contact de mauvais conseillers a appris
L'impétueux Xerxès ; d'après eux, tu avais acquis au combat
Une immense richesse pour tes enfants, et c'était par lâcheté qu'il ne
Combattait que chez lui, sans rien faire pour grossir son patrimoine.
C'est parce qu'il ne cessait d'essayer ces reproches de ces intrigants
Qu'il a décidé cette expédition et cette campagne contre la Grèce.

DARIOS

Ce sont bien eux qui ont accompli ce grand
Exploit, inoubliable, qui a vidé plus que
Jamais on ne l'a fait cette citadelle de Suse
Depuis que Zeus, notre maître a accordé l'honneur
À un seul homme de diriger toute l'Asie aux troupeaux
Innombrables de brebis, avec un sceptre qui gouverne.
Médos fut le premier chef de notre armée ;
Puis c'est son fils qui acheva son œuvre ;

Sa raison dominait ses passions.
Kyros fut, après lui, le troisième; il fut heureux dans ses entreprises.
Sous son règne, il assura la paix entre les siens ;
Il conquit la Lydie et la Phrygie,
Et soumit par la force l'Ionie entière ;
Il ne s'attira pas la haine des Dieux, car il était sage.
Son fils, Kyros, fut le quatrième à commander l'armée.
Mardis fut le cinquième à régner, il souilla sa patrie,
Et notre trône antique ; il a fallu que, par la ruse,
Artaphernès le tuât, comme un héros, dans son palais,
Avec l'aide de ses amis, unis pour cette tâche ;
Lorsque j'eus, par un tirage au sort, obtenu ce que je voulais,
J'ai mené bien des campagnes avec bien des armées ;
Mais je n'ai jamais infligé un tel désastre à mon pays.
Mon fils Xerxès, qui est jeune, conçoit de nouvelles idées,
Et ne se souvient pas de mes recommandations ;
Sachez-le bien, mes compagnons,
À nous tous, nous qui avons détenu ce pouvoir,
Nous ne pourrions passer pour responsables de tant de maux.

LE CORYPHÉE

Et alors, Darius, mon roi, que veux-tu essayer
De nous dire ? Que pouvons-nous, après cela,
Faire de mieux, nous, le peuple de la Perse ?

DARIOS

Ne plus monter d'expéditions contre un pays grec,
Même si les Mèdes disposent de plus de troupes ;
Leur terre elle-même est une alliée pour eux.

LE CORYPHÉE

Que veux-tu dire ? En quoi est-elle leur alliée ?

DARIOS

Elle fait mourir de faim les foules trop nombreuses.

LE CORYPHÉE

Nous prendrons alors des troupes légères bien équipées.

DARIOS

Même le corps d'armée resté en Grèce
N'arrivera pas à se sauver en revenant.

LE CORYPHÉE

Qu'as-tu dit ? Toute l'armée des Barbares
N'a pas quitté l'Europe ? Elle n'a pas franchi le détroit d'Hellé ?

Juste une poignée sur cette multitude : s'il faut en croire
Les oracles des Dieux, et considérer ce qui s'est
Passé ; l'un ne va pas sans l'autre :
Si tout cela est vrai, Xerxès a laissé là-bas un gros effectif
De soldats aguerris, parce qu'il se fait des illusions.
Ils stationnent, là où l'Asôpos arrose la plaine
De ses eaux, apportant un engrais bienfaisant à la Béotie ;
C'est là que les attendent les pires souffrances,
La rançon de leur démesure et de leur orgueilleux mépris des Dieux ;
En arrivant en Grèce, ils n'ont pas eu honte de dépouiller
Les statues des Dieux, d'incendier des temples :
Autels anéantis, idoles de divinités arrachées
De leurs bases, renversées pêle-mêle.
Ils ont commis des actes affreux, leurs souffrances ne sont pas
Moindres, non plus que celles qui les attendent, les bases n'en sont pas
Encore jetées, elles vont encore prendre de l'ampleur ;
Tels vont être les flots de sang épais, versé
Sur la terre de Platée par la lance dorienne ;
Des amas de morts, jusqu'à la troisième génération,
Montreront, sans discours, aux yeux des hommes
Qu'aucun mortel ne doit pousser trop loin son arrogance ;
Quand elle mûrit, la démesure produit l'épi
De l'aveuglement, dont la moisson ne donne que des larmes.
Gardez sous les yeux les châtements de tous ces crimes,
Souvenez-vous d'Athènes et de la Grèce, gardons-nous
De mépriser ce que nous offre le destin et d'aspirer
À autre chose, au risque de laisser filer un grand bonheur ;
Zeus est là pour sévir contre les projets
Trop ambitieux, et la sanction est lourde.
Xerxès a bien besoin de reprendre ses esprits
Inspirez-lui, par vos sages conseils, le désir
De ne plus offenser les Dieux avec sa prétentieuse arrogance.
Quant à toi, la vieille mère de Xerxès, toi que je chéris,
Rentre dans ton palais prendre la plus belle parure
Et va au-devant de ton fils ; dans l'état où il se trouve,
Après ces malheurs, il ne reste plus, sur son corps,
Que les lambeaux déchirés de ses vêtements si riches en couleurs ;
Trouve les mots qu'il faut pour l'apaiser ;
Tu es la seule, je le sais, qu'il pourra écouter.
Je redescends, moi, dans les ténèbres des enfers ;
Adieu, vieillards, même dans les malheurs,
Accordez à votre âme la joie de chaque jour ;
Les morts, la richesse ne leur sert plus à rien.

CORYPHÉE

Que je souffre à entendre tous ces malheurs qui
Frappent les Barbares, et ceux qui les attendent.

LA REINE

Ô Destin, après tous ces malheurs, je suis en proie à de telles
Souffrances ! mais la plus cruelle, c'est d'entendre
À quoi en est réduit mon fils, avec
Ces haillons dont il est vêtu.
Je m'en vais au palais changer de tenue ;
J'essaierai d'aller accueillir mon enfant comme il faut :
Je ne trahirai pas, dans le malheur, ce que j'ai de plus cher.

850

LE CHŒUR

*Ah la grande, la douce vie nous menions
Suivant les lois de la Cité,
Quand notre protecteur,
Le généreux, l'invincible roi
L'égal des Dieux, quand Darios régnait sur cette terre,*

*Nous montrions d'abord des armées
Qu'on estimait, elles n'avaient recours
Qu'à l'art des sièges ;
L'on quittait sans mal et sans pertes les champs de bataille
Et l'on regagnait des foyers heureux.*

*De combien de Cités s'est-il emparé avant
De passer l'Halys,
Sans quitter ses foyers ?
Celles qui bordent le lac Strymonien,
Et sont tout près
Des masures thraces.*

*Et, sinon, celles qui, sur le continent,
S'enveloppent de remparts
Obéissent à notre Maître,
Et celles qui se trouvent autour du large détroit
D'Hellé, le profond repli de la Propontide,
L'embouchure du Pont.*

*Et les îles battues des flots
Autour du promontoire
Rattachées à notre sol,
Telles Lesbos, Samos avec ses oliviers,
Chios et Paros Naxos, Myconos,
Et, toute proche, littéralement collée
À Ténos, Andros.*

*Et, au large, en pleine mer,
Il commandait les îles entre deux rivages,
Lemnos, et la demeure d'Icaros,
Et Rhodes, et Cnide, et les villes de
Chypre, Paphos, Soles, et Salamine,
Dont la métropole à présent
Est la source de nos lamentations.*

*Ainsi que les villes prospères des terres
Ioniennes, riches en hommes,
Des Grecs, rien que par son esprit,
Il y avait aussi la force infatigable de ses guerriers
En armes,
De ses auxiliaires venus de partout.
À présent, c'est clair, les dieux se sont ravisés :
Nous en subissons les effets,
Nous essayons les terribles ravages
Que nous a faits la guerre sur la mer.*

900

XERXÈS

Las ! Las !
Pauvre de moi ! Cet affreux destin
Qui me frappe, je ne pouvais l'imaginer,
Le sort s'est cruellement abattu sur
La race des Perses ; qu'en sera-t-il de moi ? Je suis si malheureux !
La force s'effrite de mes membres
Quand je regarde les anciens de ma ville ;
Que ne m'as-tu, Zeus, moi aussi, comme ceux
Qui ont disparu,
Enseveli sous ce destin fatal !

LE CORYPHÉE

Ah là là ! ô roi, notre belle armée !
Et le renom de la grandeur Perse !
Notre plus beau trésor, ces hommes,
Fauché par le Destin.

LE CHŒUR

*Cette terre se lamente sur cette jeunesse,
La sienne, exterminée par Xerxès, le pourvoyeur
De Perses chez Hadès ; bien des hommes
Descendus chez Hadès, la fleur de ce pays,
D'irrésistibles archers, une foule dense, nombreuse,
De milliers de guerriers, ont péri ;
Las ! Hélas ! Nos fidèles défenseurs !
Le sol de l'Asie, qui régnait sur cette terre,
A, terriblement, terriblement, fléchi le genou.*

XERXÈS

*C'est moi, ah ! cet être déplorable,
Misérable, qui, pour ma race et ma patrie
Suis devenu cette plaie !*

LE CHŒUR

*Pour saluer ton retour,
Je vais lancer le cri désespéré
La plainte lamentable du pleureur
Mariandynien, ce chant baigné de larmes.*

XERXÈS

*Faites retentir vos voix douloureuses,
Plaintives, lamentables ; le Destin
M'est à présent contraire.*

LE CHŒUR

*Je ferai retentir ma douloureuse voix,
Pour marquer le poids de ce désastre inouï martelé par les vagues,
Je mènerai le deuil de notre pays, de notre race ;
Je crierai ma peine dans un flot de larmes.*

XERXÈS

*C'est l'Arès des Ioniens qui nous a cueillis
L'Arès des Ioniens fort de ses vaisseaux,
Ils respiraient son ardeur,
Il a moissonné un champ plongé dans la nuit,
Et de bien funestes rivages.*

950

LE CHŒUR

*Hélas ! Pousse ton cri, en attendant la suite,
Où est donc passée la foule des nôtres ?
Où sont passés tes généraux,
Pharandakès,
Sousas, Pelagôn,
Dotamas, et Agbatas, Psammis,
Sousiskanès, parti d'Ecbatane ?*

XERXÈS

*Ils étaient perdus, quand je les laissais là,
Tombés d'un vaisseau tyrien,
Ils étaient poussés vers les rivages
De Salamine, ils se heurtaient
Aux âpres falaises.*

LE CHŒUR

*Hélas ! Où est ton Pharnoukos
Et le vaillant Ariomardos ?
Et Seuarkès, le prince,
Lilaios, d'une noble lignée
Memphis, Tharybis ?
Et Masistras, Artembarès,
Hysaichmas ? Je te le demande.*

XERXÈS

*Ah ! Pauvre de moi :
Ils ont pu observer l'antique
La terrible Athènes,
Les voilà tous, en un battement de rames,
Las ! hélas ! qui se
Débattent sur la grève.*

LE CHŒUR

*Et les regards infailibles qui
Pour toi embrassaient tout cela,
Dénombrant ces hommes par myriades,
Le fils de Batanochos, Alpistos
(...)
Ceux de Sésamas, de Maégabatès,
Et Parthos et le grand Oïbarès
Tu les a laissés, laissés ; Ho, Ha, Ho, les malheureux,
Pour les Perses magnifiques,
Tu nous dis là des choses affreuses, atroces.*

XERXÈS

*Tu ravives, en les
Rappelant, le souvenir de mes bons compagnons,
Ils sont affreux, affreux,
Et cruels, les mots que tu prononces ;
Il crie, il crie, mon cœur,
Du fond de mes membres.*

LE CHŒUR

*Il en est d'autres qui nous manquent,
Le commandant des dix mille Mardes,
Xanthis, et l'intrépide Ankharès ;
À la tête de leurs cavaliers,
Et Dadakès, et Lythimès,
Tolmos qui ne lançait jamais assez de javelots,
Je suis effaré, effaré, de ne pas les voir, derrière
Ton char couvert,
Avancer avec toi.*

XERXÈS

C'en est fait des commandants de notre armée.

LE CHŒUR

C'en est fait d'eux, hélas ! sans gloire aucune.

XERXÈS

Ah ! hélas ! las ! las !

LE CHŒUR

*Las ! las ! les dieux
Sont cause de ce désastre qu'on ne pouvait imaginer !
Elle nous est clairement apparue, Até.*

XERXÈS

Le coup qui nous a frappés laissera longtemps des traces.

LE CHŒUR

Ce coup a eu des effets si visibles...

XERXÈS

On n'a jamais vu, jamais vu, une telle douleur.

LE CHŒUR

*Il y avait, face à nous,
Les marins d'Ionie, ça ne nous a pas réussi ;
La race des Perses ne pouvait gagner cette guerre.*

XERXÈS

*C'est sûr : en hasardant une telle armée, je me suis,
Pauvre de moi, infligé ce coup à moi-même.*

LE CHŒUR

Qu'en subsiste-t-il ? Elle était si grande la puissance des Perses.

XERXÈS

Tu vois ce qui reste de mes troupes ?

LE CHŒUR

Je vois, je vois.

XERXÈS

Juste ce carquois pour mes flèches...

LE CHŒUR

Qu'as-tu donc encore sauvé ?

XERXÈS

Une réserve de traits.

LE CHŒUR

Une maigre réserve, sur tant d'armes !

XERXÈS

Nous avons si peu d'appuis !

LE CHŒUR

Le peuple d'Ionie ne fuit pas les combats.

XERXÈS

*Il est si combatif ! J'ai assisté
À une catastrophe que je ne pouvais imaginer.*

LE CHŒUR

Veux-tu parler de la déroute de toute notre flotte ?

XERXÈS

J'ai déchiré mes vêtements en voyant ce désastre.

LE CHŒUR

Las ! Las !

XERXÈS

Et plus qu'hélas !

LE CHŒUR

Cela mérite en effet un double, un triple hélas !

XERXÈS

C'est affreux pour nous, et un bonheur pour nos ennemis !

LE CHŒUR

Notre force s'y est brisée !

XERXÈS

Me voilà nu, et sans escorte.

LE CHŒUR

Les nôtres ont été engloutis dans notre naufrage !

XERXÈS

Pleure, pleure sur nos douleurs ; et prends le chemin du palais.

LE CHŒUR

Ah ! ah ! quel malheur ! quel malheur !

XERXÈS

Crie donc pour répondre à mes cris.

LE CHŒUR

Ah, Ah, quel malheur ! quel malheur !

XERXÈS

Mêle tes chants plaintifs à mes chants :

Ah ! là ! là ! là ! là !

LE CHŒUR

Ah ! là ! là ! là ! là !

C'est une bien lourde disgrâce ;

C'est une terrible souffrance !

XERXÈS

Frappe, frappe, et gémis tout mon saoul !

LE CHŒUR

Je suis trempé de larmes, à force de gémir !

XERXÈS

Crie donc pour répondre à mes cris.

LE CHŒUR

Je ne demande que cela, mon maître.

XERXÈS

Lance à présent tes plaintes :

Ah ! là ! là ! là ! là !

1050

LE CHŒUR

Ah ! là ! là ! là ! là !

Et ces coups sourds scanderont

Mes lamentations.

XERXÈS

Frappe-toi la poitrine, entonne le chant des Mysiens.

LE CHŒUR

Quelle douleur ! quelle douleur !

XERXÈS

Ravage les poils blancs de ta barbe.

LE CHŒUR

À pleines mains, à pleines mains, sans cesser de gémir,

XERXÈS

Pousse des cris aigus.

LE CHŒUR

Oui, je vais le faire.

XERXÈS

Déchire les plis de ta tunique avec tes mains.

LE CHŒUR

Quelle douleur ! quelle douleur !

XERXÈS

Arrache tes cheveux, et lamente-toi sur notre armée.

LE CHŒUR

À pleines mains, à pleines mains, sans cesser de gémir.

XERXÈS

Que tes yeux se remplissent de larmes.

LE CHŒUR

J'en suis trempé.

XERXÈS

Crie donc pour répondre à mes cris.

LE CHŒUR

Las ! Hélas !

XERXÈS

Dirige-toi vers le palais en gémissant.

LE CHŒUR

Ah ! Ah !

XERXÈS

Poussons nos cris par toute la citadelle.

LE CHŒUR

Poussons-les, oui, oui.

XERXÈS

Lamentez-vous en avançant tout doucement.

LE CHŒUR

Ah ! Ah ! terre de Perse si triste sous nos pas !

XERXÈS

*Las ! Hélas ! sur nos bâtiments,
Las ! Hélas ! à trois rangs de rames, ils ont péri.*

LE CHŒUR

Je vais t'accompagner de mes sanglots plaintifs.



René Biberfeld - 2014